

A terre, un grand enclos abrite la maison du commandant de la « défense mobile », une caserne, des ateliers de réparation, le magasin des torpilles, en un mot tout ce qui est nécessaire pour entretenir, armer, réparer toute une flottille de torpilleurs. Au milieu du goulet, immobiles sur leurs ancres, stationnent les autres bâtiments de la division navale : le contre-torpilleur *Flèche*, du type de ces élégants et rapides coureurs qui portent des noms d'armes, *Espingole*, *Fauconneau*, *Dragonne*, *Hallebarde* et cette *Framée* dont le destin fut si tragique. Près de *la Flèche*, voici *la Casabianca*, un petit croiseur de 1000 tonnes qui a donné aux essais une vitesse de 25 nœuds, et, enfin, *la Tempête*, un vieux cuirassé garde-côte, lancé en 1875, au temps où la puissance des cuirasses passait pour le seul facteur essentiel de la victoire ; ses formes, lourdes et massives, « en fer à cheval », sa faible vitesse de 8 nœuds au maximum, le rendent impropre à une action à grand rayon ; mais la puissance de ses deux canons de 270, parfaitement abrités dans une tourelle blindée, font, de cette batterie cuirassée, flottante et mobile, une unité de combat qui n'est pas sans valeur pour la défense d'un port. Avec la canonnière cuirassée *Phlégéthon*, et deux « submersibles », *le Korrigan* et *le Farfadet*, tout récemment envoyés à Bizerte, ce sont là tous les éléments de la « défense mobile » ; s'ils ne constituent pas encore une force offensive importante, ils sont assez puissants déjà pour faire respecter, avec l'appui des forts, les positions confiées à leur garde, pour surveiller le canal sicilien-africain et les